Monory, un dandy chez les singes

Pour la première fois, le peintre français expose à Genève : des tableaux roses et jaunes de la série « Toxique » chez Pierre Huber et une galerie de portraits simiesques chez Andata/Ritorno

« J'ai beaucoup peint les chats, puis les tigres, et maintenant les singes. Si cela continue, selon les lois de l'évolution, je vais bientôt arriver à l'homme ». Le peintre français Jacques Monory, qui expose pour la première fois à Genève, pratique l'humour désenchanté et enchanteur. Il ne faut pas prendre ses déclarations à la lettre. Ses œuvres non plus.

Un feutre à la Beuys

Monory, qui cache sa tête de moine bouddhiste sous un feutre à la Beuys, avoue d'ailleurs : « La peinture pour moi, c'est ce qu'il y a à côté ou derrière le tableau.... Il existe deux catégories de peintres. Les purs, ceux qui s'enferment dans le cadre comme Cézanne, et les impurs, ceux qui usent de ce média comme un tremplin, tel Léonard de Vinci. Je suis de la seconde espèce ».

Hors mode, tout en étant parfois en plein dedans, Monory n'a ainsi jamais dévié de sa trajectoire. « Une fois que j'ai été défini », explique-t-il, « j'ai raconté le film de ma vie, en fil continu, mais évidemment figé par la peinture, avec des séquences en interaction avec le quotidien et l'existence des autres. Pour ce faire, depuis 1962-63, j'ai travaillé et je travaille toujours par séries. Il y a eu, par exemple, « Meurtres », puis « Velvet Jungle », « N.Y. », etc. » En peignant ses images faussement hyperréalistes, Monory est parvenu un jour au fond d'une manière d'abîme avec « Technicolor », vingt-quatre tableaux en trichromie stridente dans lesquels il évoquait (dénonçait) les coulisses d'Hollywood et le monde de l'argent. Après cette série, au début des années 70, il a ressenti comme « un désir d'extase ». Comment le combler? Il s'est envolé comme un oiseau-fusée vers « Galaxies », trente grandes toiles cosmiques.

Jacques Monory et son chapeau chez Andata/Ritorno : « En peignant l'homme prend le caractère simiesque ». (Photo Charly Schwarz)

Il s'ennuyait dans le ciel

Mais dans l'espace les divers faits de sa vie et les faits divers des journaux lui manquaient. «Je me suis un peu ennuyé là-haut», reconnaît-il aujourd'hui. Redescendu avec son chien au guidon d'une aile delta, comme il le montre malicieusement dans son tableau «Final» (qu'on peut voir chez Pierre Huber), il s'est à nouveau attaqué à une série terre à terre, une trentaine de tableaux qu'il pensait réunir sous le titre de «Pétards, farces et attrapes». Trop dérisoire. Finalement, il s'est rabattu sur «Toxique». «La toxicité est tout à fait répandue», affirme-t-il. «D'ailleurs moi, je suis intoxiqué de peinture».

Cette série d'une trentaine de tableaux, où le rose et le jaune dominent, a été exposée en février et mars derniers à l'ARC, Musée d'art moderne de la Ville de Paris. C'est parmi «Toxique» que Pierre Huber a choisi les tableaux qu'il présente dans sa nouvelle galerie. Parallèlement, Monory a monté une installation chez Andata/Ritorno, dont l'un des animateurs, Joseph Farine (1), est un ami: quarante photographies de singes qui encadrent un autoportrait rose du peintre, tandis qu'un petit singe empaillé, posé à l'intersection de deux miroirs, semble observer les visiteurs et qu'une bande de film vidéo coupe la salle en deux. Titre de ces deux expositions, et qui plus est, spécifique à Genève: «Encore une fois paraître à la terrasse».

Autrement dit: «Je reviens sur la terre» (ne pas confondre avec «retour à la terre», Monory n'a rien d'un agriculteur).

Ces deux façons de voir d'un artiste ont-elles pour autant un rapport ou ne s'agit-il que d'une simple juxtaposition? «Il y a un lien entre ces deux expositions», estime Monory, «même si chez Pierre Huber, il y a quelque chose de plus sucré, mais aussi de plus sournois que chez Andata/Ritorno, où l'ordre est plus agressif. C'est dans les deux cas un regard sur notre situation dérisoire. Et, plastiquement, l'autoportrait rose placé chez Andata/Ritorno annonce les tableaux exposés chez Pierre Huber, de même que le film qui coupe la salle de celle-là est le même que celui montré chez celui-ci».

Mais pourquoi cet arrêt sur le singe dans toutes ses métamorphoses, sinon dans tous ses états? «L'idée est simple. Depuis la Haute-Antiquité le peintre a été représenté en singe. De nombreux artistes, par exemple Picasso, ont traité ce thème au cours de l'histoire. Ce sujet me préoccupe aussi. Pour reprendre la phrase de la revue «L'Art vivant», parce que «le singe en peignant acquiert la dignité humaine et l'homme en peignant prend le caractère simiesque». Etrange dualité et drôle de couple. Mais il ne faut pas en faire un drame, d'autant que, pour Monory, «le comique est toujours supérieur au tragique».

Un théâtre poétique

C'est pourquoi l'artiste français manie autant la dérision que ses pinceaux. En même temps, naturellement, l'élément autobiographique qui était si présent dans ses premières séries s'est peu à peu effacé. «Cela s'est élargi», parce que, comme il le déclarait en 1970, la peinture est un moyen de connaissance, une porte ouverte sur le monde et la condition humaine.

Monory n'a pas changé d'avis. Il a simplement découvert en plus «le plaisir de peindre». Et il voit aujourd'hui la toile comme «un théâtre d'action poétique». Mais son retrait progressif, qui n'est pas un effacement total, n'a-t-il pas une autre signification?

Dans le livre qu'il lui a consacré et qui porte un titre révélateur, «De l'Assassinat de l'expérience de la peinture», le philosophe français J.-F. Lyotard taxe Monory de dandy. Le peintre ne récuse pas cette appellation incontrôlée. «Dans notre monde dépourvu de possibilités d'absolu», dit-il, «le dandysme est l'un des derniers chemins pour y parvenir. Je définirais celui-ci contradictoirement comme une ironie et une nostalgie de l'absolu. Mais maintenant j'accepte davantage la contradiction qu'auparavant. Pour l'art, elle est même une nécessité. Elle crée une tension. Donc elle favorise la création».

Le Hammet de la peinture

Joseph Farine compare Monory à Dashiell Hammet. L'écrivain a sorti, comme l'a indiqué Chandler, le crime du vase vénitien dans lequel il était plongé pour le déposer dans la rue. Le peintre, lui, qui a aussi écrit un polar, «Diamondback» (Christian Bourgois), tente de tirer la peinture du musée pour la confronter aux absurdités de la vie. Sans doute l'artiste et le singe ont-ils tout à gagner dans cet exercice d'exorcisme aux allures d'humour rose et de rire jaune!

Alain Penel

(1) En 1981, Farine avait peint un faux Monory et avait convoqué le vrai peintre au vernissage de cette copie. Depuis, les deux hommes ont sympathisé.

Galerie Andata/Ritorno, 37, rue du Stand, et **Pierre Huber**, 10, bd. Helvétique, jusqu'au 2 juin 1984.